

***Hannah Arendt*,**

**Margarethe Von Trotta (2012)**

**Un excellent film qui a plusieurs points forts :**

1. **Très bien documenté** tout d’abord, la réalisatrice s’appuie sur des recherches dans l’entourage proche, amis et étudiants, d’Hannah Arendt.
2. Il présente très bien **la violence de la polémique** autour de la réflexion d’Hannah Arendt sur l’importance de la pensée et sur sa théorie de « la banalité du mal ».

Arendt met en cause **la collaboration des Juifs à leur propre destruction** à travers les conseils juifs particulièrement qui étaient chargés de l’organisation de la vie dans les ghettos.

Cette violence de la polémique trouve également **un écho chez les historiens français des années 60.** Elle se fonde notamment sur un scandale qui consiste à catégoriser ensemble ceux qui n’ont pas voulu se défendre par tradition ou principe et ceux qui ont fait du meurtre un principe.

La théorie fait également **écho aux expériences du psychologue S. Milgram dans les années 60** qui montrent que les individus sont capables d’aller jusqu’au crime pourvu qu’ils soient de simples exécutants soumis à une autorité.

1. Il rend compte de **la médiatisation et du retentissement du procès Eichmann aux Etats-Unis**.
2. Il montre également très bien **l’avènement du témoin**.
3. Il **présente un portrait intéressant d’Hannah Arendt qui vient contrebalancer le profil d’une femme froide**, **dénuée de sentiments**.

Les **séquences sur les interrogations** d’Arendt rythment le film.

En élevant le mal au cadre universel alors qu’on voulait le circonscrire seul au nazisme, elle donne l’impression d’être insensible.

Dans le film, elle apparaît comme **une femme déterminée à comprendre**, en quête d’objectivité sur une question plus que sensible et dans un contexte échauffé sur une question d’histoire du temps présent.

Elle l’aborde sous l’angle philosophique tout en fondant sa réflexion sur l’histoire.

Mais elle est également présentée comme **une femme aimant la vie, fidèle en amitié**.

Dans la même logique on perçoit nettement dans le film que le point de départ est **une affaire personnelle**. Elle voulait voir Eichmann et plus largement un bourreau nazi en chair et en os, littéralement le mal incarné.

Lorsque sa réflexion aboutit à sa théorie sur la banalité du mal, on perçoit nettement **un écho à l’œuvre de Primo Lévi, *Si c’est un homme* (1947) qui parle lui-même de « spécimens d’humanité ordinaires »** lorsqu’il dresse sa galerie de portraits.

1. **Le film focalise sur trois-quatre ans de la vie d’Hannah Arendt**.

Cette contextualisation paraît plus intéressante qu’un balayage qui s’étendrait à l’échelle d’une vie.

Malgré tout quelques flashs back permettent une meilleure appréhension du personnage complexe, étant juive elle-même, expatrié, apatride pendant plus d’une décennie. Complexe aussi dans ses relations avec ses amis d’une part, dans ses relations avec Heidegger d’autre part.

De plus, on comprend bien à travers le film qu’elle ne couvre pas l’intégralité du procès mais se sert d’une observation prolongée pendant quelques semaines pour élaborer une théorie sur un mécanisme comportemental.

1. Le film ne mobilise **aucun acteur pour Eichmann mais met en scène des images du procès**.

Cette **intrusion d’images d’archives** dans le fictif est bienvenue pour remobiliser le spectateur sur la dimension réelle qui est abordée.

**Un risque évité** ainsi: celui de dénaturer le propos d’Arendt jusqu’à offrir un contre-sens à sa théorie et un contre-portrait d’Eichmann puisque toute sa théorie consiste à affirmer que l’entreprise nazie est l’œuvre de gens ordinaires et non celle de monstres.

**Des pistes d’exploitation possible :**

**Un passage du film particulièrement (1h30-30 -> 1h38-30) est directement exploitable** en classe et notamment dans l’objet d’étude : « L’homme et son rapport au monde à travers la littérature et les autres arts » pour le contenu mais aussi pour tout autre objet d’étude et peut-être particulièrement « Les philosophes des Lumières et le combat contre l’injustice » pour la dimension argumentative.

**Dans ce passage, elle expose et explique sa théorie à ses étudiants. Elle réagit notamment à quelques critiques**.

* Elle **expose son principe**

(celui d’un tribunal qui cherche la justice)

* et **souligne les difficultés** de mener un tel procès en rappelant la dimension exceptionnelle d’un crime et d’un contexte sans précédent.
* Elle expose ensuite **les risques d’un tel procès** (celui de faire le procès d’un système et de l’histoire et non d’un homme et de ses actes).
* **A ce risque s’ajoute un problème** : celui de la position d’Eichmann qui refuse de reconnaître toute implication personnelle (donc initiative ou intention) et qui se retranche derrière l’obéissance aux ordres, seul moteur de ses actes.
* Enfin, elle conclut : le mal le plus radical est celui accompli par des personnes normales, celles qui n’ont aucune motivation, aucune conviction.

**Son argumentation face à ses détracteurs est particulièrement intéressante**.

Ils lui reprochent sa réflexion sur la collaboration des Juifs et donc leur responsabilité dans leur propre massacre.

H. Arendt répond par des faits en pointant l’impossibilité de toute résistance du fait du contexte et évoque l’existence d’une probable demi-mesure se situant entre la résistance et la collaboration. Sa défense contre les accusations d’être « une antisémite juive qui se soucie peu de son peuple » s’inscrit dans la même veine : ce ne sont pas des arguments mais des allégations.

Ces affirmations constituent toute la force de l’argumentaire d’Hannah Arendt car elle est dans une stratégie argumentative et **s’inscrit définitivement dans la raison : argument contre argument, raison contre raison**.

**Elle refuse d’entrer dans un conflit de sentiments, donc dans l’émotionnel**. Or ses détracteurs versent dans l’émotionnel lorsqu’ils affirment qu’une juive doit prendre la défense du peuple juif et faire d’Eichmann un monstre sorti d’un autre âge. Elle opère une confrontation entre les propos d’Eichmann et ses actes. Elle se fonde donc sur la logique. Elle renvoie dos à dos sa position, comprendre, et celle de ses détracteurs, le pardon et donc le jugement.

Elle donne sa **définition du crime contre l’humanité** (un crime contre l’homme) et remet ainsi en question toute la logique nazie qui ne considérait pas les Juifs comme des hommes.

Elle revient ensuite sur **l’élément essentiel qui constitue l’homme, à savoir la pensée** et rappelle ainsi qu’en refusant cette dernière, Eichmann a donc refusé de demeurer un homme.

**On peut alors amener les élèves à réfléchir** par confrontation sur cette première étape de la déshumanisation : les nazis sont en fait ce qu’ils ont voulu faire de Juifs, des êtres réduits à l’état de choses et dénués de pensées.

**Par ailleurs, on peut les amener à résumer la pensée d’Hannah Arendt** sur la « banalité du mal » qui repose donc sur une addition entre l’incapacité de penser et un être ordinaire et médiocre, ce qui aboutit à l’absence de jugement moral.

**On peut ainsi réfléchir sur cette idée que la pensée ne se manifeste pas dans le savoir ou les connaissances** mais dans la capacité à distinguer le bien du mal et donc à produire un jugement moral.

**La réflexion peut également être menée sur la culpabilité d’Eichmann aux yeux d’Arendt** qui est d’avoir cessé de penser, se soumettant entièrement à une autorité et donc devenu incapable de distinguer le bien du mal.

**Une autre piste de réflexion peut s’articuler autour des questions fondamentales que ce raisonnement pose sur la nature de l’homme**: l’inhumain se loge en chacun de nous. Dans des régimes totalitaires donc, ceux qui commettent des actes monstrueux ne sont pas différents de ceux qui s’en pensent incapables.

La différence réside entre ceux qui cessent de penser et ceux qui continuent de le faire.

On peut ainsi distinguer la particularité du régime autoritaire dans lequel la pensée est rendue plus difficile à cause de la « **crise de la culture** » (=> idéologie, propagande, répression.).

**Enfin, on peut prolonger sur les génocides contemporains** avec en toile de fond la réflexion d’Harald Welzer, psychologue social allemand, qui reprend la pensée d’Hannah Arendt 40 ans plus tard. Il la replace dans le cadre des sociétés qui ont créé ces fonctionnaires.

Il établit une distinction entre ceux qui appartiennent à la société radicale telle qu’elle est créée avec de nouveaux critères de distinction (groupe ethnique, religion, etc.) et ceux qui n’y appartiennent pas. Cet exemple vaut pour toutes les sociétés meurtrières comme le Rwanda ou encore l’ex-Yougoslavie (Cf. programme d’histoire de terminale : Le monde depuis le tournant des années 90) avec un fonctionnement commun: politique d’exclusion, spoliation, déportation, « nettoyage », et finalement extermination pure et simple des « non-appartenants »).

**Conclusion**

Un film et une œuvre littéraire pour **s’interroger sur le rapport de l’homme au monde** grâce au **témoignage personnel** et **aux réflexions** sur les grands changements du XXe s.

Ces œuvres témoignent, provoquent des prises de conscience et transmettent.

L’œuvre de Lévi et la réflexion d’Arendt partent tous deux de **l’expression d’un traumatisme personnel en même temps qu’un questionnement adressé à la conscience collective.**

Un but commun: faire naître en chacun de nous une prise de conscience et une prise de position morale.

Différence:

Lévi quitte parfois le témoignage vérifiable pour laisser libre cours à ses sentiments de révolte. Cependant, même lorsqu’il ne se contente plus de rendre compte mais qu’il s’implique et émet un jugement, il invite son lecteur à émettre lui-même un jugement, à oser prendre position.

Enfin, et même si Lévi fait part d’**une expérience personnelle**, son cas représente **une question universelle** (celle de millions d’autres qui, comme lui, ont souffert l’enfer des camps) **tout comme la réflexion d’Arendt au-delà du procès Eichmann propose une réflexion sur un système**, celui de l’entreprise massive de destruction des Juifs au cœur de l’Europe qui questionne la conscience collective sur **la place de l’homme et la conscience de lui-même.**